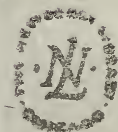
AU PEUPLE DE PARIS.

PAR UN MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir.
RAC. ATH.



AU PEUPLE DE PARIS.

PAR UN MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir.
RAC. ATH.

CITOYENS, votre intérêt ſeul me force à prendre la plume ; liſez-moi ſans faveur & ſans préjugé : examinez attentivement & les hommes & les circonſtances. — Sur-tout, en vous décidant, ſouvenez-vous de la liberté, de cette liberté dont les paſſions des deux partis vous éloignent malgré nos efforts.

Habitans de la capitale, vous avez bien mérité de la patrie. A peine avez-vous ſu que la liberté exiſtoit, qu'avant même d'en pouvoir goûter les douceurs, vous en avez dévoré les difficultés, vous lui avez ſacrifié vos goûts, vos jouiſſances, votre luxe, votre commerce & toutes les habitudes de votre vie ; cela eſt bien, & l'on ne devoit pas attendre moins des François.

Mais pendant que toutes vos vues étoient pures, que toutes vos démarches étoient nobles, que vous ne vouliez que la liberté, il exiſtoit à côté de vous, au milieu de vous, une race d'hommes pervers dont toutes les vues étoient corrompues, dont toutes les démarches étoient criminelles, & qui ne vouloient que remplacer, par leur deſpotiſme, celui que vous aviez détruit.

Confondre ſans ceſſe leurs œuvres avec les vôtres, telle a été, telle eſt encore la tâche des coupables; ſéparer ſoigneuſement vos vertus de leurs crimes, telle doit être conſtamment la vôtre.

La liberté, l'égalité, la ſûreté des hommes & des propriétés, voilà votre conquête, voilà le fruit de la révolution que nous avons faite, voilà l'héritage que vous laiſſerez à vos enfans; mais il faut que cet héritage ſacré leur parvienne ſans altération; il faut qu'aucune tache ne ſouille vos ſuccès; il faut qu'en reliſant vos noms honorés par l'hiſtoire, vos enfans puiſſent ſe dire : *ces noms ſont purs comme la liberté que nos peres nous ont tranſmiſe.* Voilà mon vœu, voilà le vôtre, & voilà l'objet de la crainte de ceux qui fuient la lumiere que nous cherchons; voilà ce que nous devons vouloir & ce qu'ils prétendent empêcher.

Avant de vous parler des nouveaux projets de vos ennemis, je reviens ſur leurs anciens

forfaits. Je ne dirai que ce qui eſt vrai, que ce que vous ſavez tous, mais ſans peut-être y avoir aſſez réfléchi.

Au moment où nous voulûmes tous être libres nous ſentîmes qu'il falloit briſer en même tems & le joug du deſpotiſme qui peſoit ſur toutes nos têtes, & celui de la hiérarchie des préjugés des corps qui ſoumettant le citoyen au citoyen, rendoit la moitié de la nation complice de l'aſſerviſſement général ; des intérêts ou des préjugés luttoient ſeuls contre cette révolution néceſſaire.

Lorſque les communes conſtituées en aſſemblée nationale ont été fortifiées par la majorité du clergé & par la minorité de la nobleſſe, la révolution a été faite ; elle l'a été tellement que ſes ennemis, que les amis des anciens abus ont appellé des troupes, ont formé des cabales, ont employé tous leurs moyens pour renverſer l'ouvrage du peuple françois. Les paſſions qui ne voient jamais que l'homme dans la choſe qui les affecte, & qui voyoient dans le réſultat du conſeil du 27 décembre la cauſe de la révolution, crurent que l'œuvre de M. Necker périroit avec lui, & tous les efforts dirigés contre ce miniſtre, mais auſſi mal calculés que criminellement conçus, n'ont abouti qu'à cauſer une inſurrection totale, inſurrection dont les fruits ont été la certitude de la révolution, le retour

du miniſtre & le déſeſpoir des ennemis de la choſe publique.

Mais avant même que cette inſurrection fût certaine, vos repréſentans oppoſoient au deſpotiſme le calme & l'opiniâtreté de la vertu.

Voilà, citoyens, ce que nous avons fait & ce que vous avez fait vous-mêmes.

Voici maintenant les circonſtances étrangeres à vous & à nous qui ont eu lieu dans le même tems.

Des émiſſaires que ni vous ni nous n'avons envoyés ſe ſont, au même jour, à la même heure, montrés dans tout le royaume, ſe ſont emparés de l'inſurrection générale, ont appellé à des excès les paiſibles habitans des campagnes, les ont menacés de brigands qui n'exiſtoient pas. Ici l'on annonçoit des Piémontois, là des Eſpagnols, là des Autrichiens, par-tout enfin on employoit les alarmes & l'impoſture ; comme ſi, dans le moment où la vérité eſt connue, la liberté avoit beſoin d'autres armes que de la raiſon & de la juſtice.

A Paris on cherchoit à diriger indiſtinctement, contre les bons & les mauvais citoyens, l'efferveſcence inſéparable de l'état d'inſurrection ; on vous dénonçoit juſqu'à des hommes qui ont combattu pour la liberté dans un tems où ceux qui vous en parlent le plus aujourd'hui atten-

doient, dans le repos de la servitude, que d'autres en eussent fait la conquête.

A Paris des hommes payés arrachoient à la justice Bertier & Foulon, dont peut-être on auroit fait des exemples en les jugeant, & dont, en les assassinant, on n'a fait que des victimes.

A Troyes, à Saint-Denis, par-tout des hommes payés, & je le dis à votre gloire, un petit nombre d'hommes payés ; car si parmi vous la liberté a trouvé autant de soldats que vous étiez de citoyens, la faction n'a pu trouver qu'un très-petit nombre d'instrumens : à Paris, dis-je, à Saint-Denis, à Troyes les scélérats ont renouvellé des scenes d'horreur, ont voulu lier le peuple à leur cause en le rendant complice de leur crime, en l'enivrant de vengeance ; il semble que les monstres aient senti que ce n'est qu'en l'enivrant que l'on peut égarer ce bon peuple, ce peuple violent quand on l'outrage, mais bon dès qu'il réfléchit, mais pour qui la rage & les excès sont un état contre nature, tandis que l'amour de l'ordre & de son roi sont ses sentimens habituels.

A Paris enfin, le treize juillet, une troupe de factieux a promené dans les rues le buste d'un prince du sang & celui de M. Necker ; on les a portés dans la cour du Palais-Royal,

& là, au milieu d'une foule immenſe, un homme a dit, en montrant le buſte de M. le duc d'Orléans, *n'eſt-il pas vrai que vous le voulez pour votre roi ?* Un ſilence morne a été la réponſe du plus grand nombre des aſſiſtans, & comme s'il eût voulu les ramener à lui en abuſant d'un nom cher aux bons citoyens, cet homme a ajouté, en montrant le buſte de M. Necker, *& vous voulez que cet honnête homme ſoit ſon miniſtre ?* Le même ſilence a continué, vous avez ſenti le piége groſſier, & c'eſt pour la premiere fois que vous n'avez pas répondu par des bénédictions au nom chéri de ce miniſtre, à ce nom que vous n'avez pas voulu reconnoître dans la bouche qui le profanoit.

Je ne fais aucune réflexion ſur ce fait ; je n'accuſe pas le prince dont le nom a pu être prononcé ſans ſon aveu, & je paſſe à d'autres époques. — Libres par votre courage, nous pourſuivions paiſiblement à Verſailles le cours de nos travaux ; vous pouviez, vous deviez ſans doute attendre de la diſcuſſion qui nous occupoit & la lumiere & la loi.

On eſt parvenu à vous alarmer de nouveau, à armer contre le *veto* ceux même qui n'avoient aucune idée de cette queſtion politique ; & le jour de ſa déciſion, les corridors de l'aſſemblée nationale étoient remplis d'une foule d'hommes

ou ameutés ou foudoyés, & dont les murmures & les propos étoient auffi coupables qu'indécens. — Réfléchiffez & voyez fi les plus cruels ennemis de la conftitution euffent pu trouver un moyen plus sûr d'en difcréditer les articles. — Mais rapprochons-nous d'une époque plus importante. — Un parricide condamné venoit d'être arraché de l'échaffaud par des féditieux attroupés à Verfailles ; cette violation de toutes les loix avoit été fuivie d'une violence atroce exercée contre un innocent : les mêmes hommes qui avoient fauvé le parricide avoient pendu une femme qui s'étoit permis de les blâmer. —

A ces mouvemens coupables fe joignoient des menées ouvertes dans le faubourg Saint-Antoine & dans le faubourg Saint-Marceau ; car vos ennemis avoient compté, pour l'exécution de leurs deffeins, fur cette foule d'ouvriers qui ont mieux aimé être libres & momentanément malheureux que de continuer à vivre occupés, mais affervis. Vous favez à quel point & par combien de manœuvres on a tenté leur mifere, & comme on a cherché à rendre les écarts de leur patriotifme funeftes à la tranquillité publique. Vous vous rappellez cette horde de folliculaires nés de la liberté comme la putridité naît de la chaleur, qui n'ont ceffé de répandre par-tout des alarmes & de calomnier indiftinctement tous ceux qui

leur ont été désignés par la faction. Vous pouvez, dans le recueil de leurs œuvres, voir la suite de leur mensonge ; il n'en est pas un seul qui ne vous ait fait beaucoup de mal. Les vils scélérats n'ont connu ni frein ni pudeur ; l'un vous invitoit ouvertement à la violence, à des assassinats, & ne rougissoit point de proclamer son infamie en se donnant à lui-même le titre absurde & atroce de procureur-général de la lanterne, titre qui n'a point empêché que le club des Jacobins ne l'ait admis parmi ses membres ; l'autre sembloit s'être imposé la tâche de calomnier vos vrais amis, & vous a présenté comme des traîtres, & le maire à qui la confiance de l'assemblée nationale a mérité la vôtre, & le citoyen dont le nom rappellera long-tems, dans les deux mondes, l'idée sainte de la liberté.

Ce que je vous retrace, citoyens, vous le savez comme moi. — Témoins de toutes ces manœuvres, si vous n'en connoissez pas tous les auteurs, au moins vous en avez suivi tous les progrès, vous en remarquez la liaison, vous en pouvez soupçonner le but. — Je reviens. — Le mouvement qui avoit eu lieu dans Versailles, sous les yeux de l'assemblée & du roi, mouvement qu'aucune force ne pouvoit contenir, décida la municipalité à demander un régiment. On choisit celui qu'une

conduite patriotique & les témoignages des citoyens qu'il quittoit devoient mettre au-dessus du soupçon, & le régiment de Flandres fut mandé, reçu par la milice nationale : attaché à la constitution par son serment, ce corps a été quelque tems à Versailles, sans que sa conduite pût être accusée. Cependant sa présence seule servoit à Paris aux instigateurs du trouble, à fomenter de nouveaux désordres ; vous en craignîtes vous-mêmes les effets, & des détachemens de votre garde nationale, disposés avec sagesse par le commandant que votre zele secondoit si bien, ont prévenu tout mouvement. Le calme parut rétabli, lorsqu'une circonstance nouvelle, une circonstance peut-être préparée, a fourni de nouvelles armes. La nouvelle du repas des gardes-du-corps fut bientôt sue à Paris ; & cette nouvelle vous alarma, & vous crûtes voir des projets dangereux dans cette scène d'ivresse & de délire, & votre patriotisme s'enflamma, & vous pensâtes que la liberté, que la constitution avoit besoin d'un nouvel effort de votre part. Votre général vit avec plus de calme ce qu'il blâmoit autant que vous, mais sans en concevoir d'alarmes ; il voulut parler le langage de la prudence & de la raison, vous n'entendiez que le cri de la liberté outragée ; vous partîtes,

Paris entier ſe tranſporta vers la demeure de ſon roi. A votre approche, le roi n'oppoſa que le calme de la vertu, & il ſe jetta loyalement dans les bras de ſon peuple, comme il s'étoit précipité dans le ſein de l'aſſemblée nationale. Il trouva parmi vous tout ce qu'il devoit en attendre : fiers de ce dépôt ſacré, vous ramenâtes dans vos murs le palladium de la liberté françoiſe, & vous l'environnâtes de vos hommages.

La tranſlation du corps légiſlatif ſuivit de près celle du roi, & tous les objets de l'eſpérance & de la ſollicitude nationale furent en même-tems confiés à votre patriotiſme.

Voilà, citoyens, ce que vous avez fait, ce que vous pouvez avouer dans cette étonnante révolution; mais voici ce que vous n'avez pas fait, ce que vous ne pouviez pas prévoir, ce que vous ne devez pas avouer, & ce que la juſtice divine punira, ſi l'on enchaîne celle des hommes.

Le fatal repas des gardes-du-corps étoit à peine fini, que des hommes affidés en répandoient, en exagéroient les détails dans tous les cafés de Paris. — Quelques hommes qui ont bientôt diſparu, ont pris des cocardes noires, & les ont montrées avec affectation dans le Palais-Royal; dans ce Palais-Royal, qui,

depuis long-tems, l'aſyle du libertinage & du vice, a été, depuis ſix mois, le foyer de tous les mouvemens inſenſés ou criminels.

Une troupe de femmes, précédée de quelques brigands, s'eſt portée avant vous à Verſailles, a violé le ſanctuaire de l'aſſemblée nationale, a ſouillé la majeſté de ſes ſéances & outragé pluſieurs de ſes membres. — Cette horde de Canibales demandoit hautement des têtes, & je ne ſais ce qui m'inſpira le plus d'horreur, ou des éloges dont ils flétriſſoient quelques-uns de nous, ou des imprécations dont ils honoroient les autres.

Les gardes-du-corps n'avoient exercé aucune violence contre le peuple; reſtés en bataille pendant pluſieurs heures, ils avoient eſſuyé, ſans murmures, & des inſultes, & des pierres, & des coups de fuſil, dont pluſieurs ont été bleſſés; &, pendant ce tems, des hommes placés dans tous les quartiers de Verſailles, y répandoient que les gardes-du-corps maſſacroient les habitans, & préparoient, par cette calomnie, les horreurs commandées pour le lendemain.

Le lendemain, cette même horde s'approche du château, va droit à l'appartement de la reine; ſa marche eſt ſûre, ſes guides ſont sûrs, ſon deſſein eſt avéré, les aſſaſſins annoncent

hautement le crime qu'ils vont commettre; des gardes les arrêtent, & ces gardes ſont égorgés; & ſans vous, ſans les grenadiers de votre garde nationale, qui protégerent celle du roi, quel crime n'aurions-nous pas à déplorer. — Enfin, votre vigilance le prevint, mais le crime n'en exiſte pas moins tout entier, il n'en a pas moins été commandé, entrepris, exécuté, autant que la providence la permis. — Les têtes de deux gardes-du-corps vous ont été portées en triomphe, mais tous ceux d'entre vous que des menſonges n'avoient point ſurpris, n'ont vu qu'avec horreur ces exécrables trophées.

De ces faits conſtans, j'en rapproche un non moins certain. — Deux hommes, ſur leſquels tous nos regards étoient fixés, ont eu, peu de jours après, une converſation dont les détails n'échapperont pas à la poſtérité. L'un (ce même prince dont on vous montroit le buſte en juillet) eſt allé dans une terre étrangere, avec je ne ſais quelle miſſion. L'autre, (ce général tant calomnié par des folliculaires à gage) eſt reſté parmi vous, invariablement occupé de ſes devoirs. —

Vous ne pouvez conſidérer qu'avec terreur l'abîme que vous avez évité; gardez ce ſentiment pour les circonſtances qui ſe préparent, & enviſagez l'avenir comme vous voyez le paſſé.

Nos travaux politiques ſe continuent; aucun véritable obſtacle ne les arrête. Ce que l'aſſemblée nationale a voulu, ce qu'elle veut, elle l'a fait, elle le fait encore journellement. La chaleur des débats, des plaintes inutiles, des écrits diſcrédités dès leur naiſſance, ſont les ſeules armes des mécontens.

Les anciens inſtrumens du deſpotiſme ont porté chez l'étranger leurs cris & leur découragement.

Le comité des recherches de l'aſſemblée nationale, ce triſte fruit de la défiance, n'a encore dépoſé dans notre ſein que des chimeres ou des délits de police. Enfin, rien n'arrête dans ſa marche impoſante la révolution que nous voulons tous. — Et voici que de nouveaux intérêts, ou d'anciens intérêts reſſuſcités, voici que les agens d'une faction recommencent à ſemer par-tout & la défiance & la haine. Les uns ſe répandent dans les provinces, y propagent de nouveaux troubles, d'autres ſe partagent vos diſtricts, vous préſentent le fantôme d'une contre-révolution, & attaquent hautement le tribunal chargé, par le corps légiſlatif, de la punition des crimes. Ces attaques ſont colportées, publiées, criées dans tous les carrefours, au mépris de vos ordonnances de police; on les vend, on les donne, afin qu'il n'y ait pas

un ſeul homme qui ne puiſſe facilement puiſer à la ſource le poiſon de la calomnie. Non contens d'employer ces vils écrivains qui déshonorent la capitale, les factieux ont fait venir du Brabant le patriarche des libelliſtes. Rappellez-vous ſa vie. Avocat du duc d'Aiguillon, Linguet proſtitua ſes talens à la défenſe d'un oppreſſeur du peuple, & ſes impudens menſonges, appuyés de la faveur de la cour, le ſauverent de la potence. Avocat de M. de Morangiès, il laiſſa ſur cette infâme affaire le voile qui la couvre encore. On ne ſait pas, on ne ſaura jamais ſi le gentilhomme qu'il défendoit avoit volé l'uſurier qui le ſommoit de ſa parole, mais on ſut que ce gentilhomme plaidoit contre ſa ſignature ſans la nier, & que Linguet fut ſon défenſeur. — Auteur de la théorie des loix, Linguet écrivit, érigea en maxime ce que les tyrans oſent à peine s'avouer; il fit ſans pudeur l'apologie du deſpotiſme & le catéchiſme des eſclaves : ſalarié par les puiſſances, il écrivit contre la liberté des nations, il outragea la liberté des Hollandois pour mériter l'or de Vienne & le diplôme de Baron Allemand. — Voilà l'homme que l'on appelle au ſecours de la liberté. Mais, dit-on, il a été mis à la Baſtille, il a été enfermé par l'empereur : cela eſt vrai; mais ne confondez

pas

pas les nobles cicatrices que les fers du defpotifme impriment à fes victimes, avec les traces du fouet dont il châtie fes agens infideles.

Par quel hafard, fous quel prétexte, de tels hommes ont-ils été admis parmi ceux qui nous parlent de liberté? J'ai vu de bons citoyens fortir avec une profonde indignation du club qui fe raffemble aux Jacobins, & me dire douloureufement : pourquoi faut-il que des hommes, vraiment généreux, foient affociés à des Marat, à des Sainte-Huruge, à des Defmoulins, à des Prud'homme, à des Danton, à un Linguet? Pourquoi faut-il tolérer ces infâmes foutiens d'une bonne caufe? — Et moi, je leur répondois. — Ne vous y trompez pas : ces prétendus foutiens, appellés par la faction, font la honte & la ruine de la liberté : fes amis devroient les repouffer. — Mais, dit-on, ils font nombre. — Oui, comme les foldats de Darius, qui l'embarrafferent dans fa marche, le quitterent pendant le combat, & l'égorgerent après fa défaite. — Soyez peu, & foyez purs, & je vous réponds du fuccès. C'eft avec ces inftrumens vicieux que les traîtres dont je vous parle, prétendent arriver à leur but; jugez ce but par le chemin qui les y mene. — Vous n'avez point oublié les émeutes fucceffivement excitées dans nos ports, les tentatives faites fur

la loyauté des ſoldats, les ſemences de diſcorde adroitement répandues dans toutes les municipalités ; fixez vos yeux ſur deux ou trois circonſtances auxquelles il eſt impoſſible de ſe méprendre.

Dans les premiers jours de mai, l'on excite une ſédition à Mautauban.

Dans les premiers jours de mai, on en tente une autre à Nîmes.

Dans les premiers jours de mai, on ſéduit les ſoldats à Taraſcon.

Dans les premiers jours de mai, les forts de Marſeille ſont enlevés ; M. de Beauſſet eſt égorgé, la démolition des forts commence & ſe continue malgré la défenſe du roi, & un décret de l'Aſſemblée nationale.

Dans les premiers jours de mai la citadelle de Montpellier eſt priſe par le peuple.

Dans les premiers jours de mai M. de Voiſins eſt aſſaſſiné à Valence.

Dans les premiers jours de mai M. de Martinet eſt priſonnier dans Breſt & M. de Glandevès à Toulon.

Dans les premiers jours de mai on fait à deux cents lieues de Paris, à Brignoles, dans une confédération de municipalités, on fait la motion de dénoncer le châtelet de Paris, motion faite en même tems à Marſeille, tranſpor-

tée de Marſeille au diſtrict des Cordeliers, replacée dans une pétition de Linguet, & appuyée par le meurtre de trois hommes ſoupçonnés de vol, mais qu'un peuple égaré vient de ſacrifier, ſans aucune forme de juſtice, aux ſoupçons, aux méfiances qu'on lui inſpire Et, dans le même tems, il s'élève une queſtion importante dans l'aſſemblée nationale, & l'on ſaiſit cette circonſtance pour ramener dans Paris la cohorte des brigands qui s'étoit éloignés depuis le 6 octobre, cette cohorte dont les aſſaſſinats de M. de Sainte-Colombe & de pluſieurs autres ont occupé peut-être les loiſirs; on la répand de nouveau dans les carrefours de la capitale, on en environne encore l'aſſemblée : ſes rugiſſemens & ſes tranſports effrayent les hommes timides, enhardiſſent les factieux; on déſigne l'arbre auquel doit être attaché l'homme qui a ſoutenu les vrais principes dans cette diſcuſſion. Et déjà, comme aux jours de la féroce grandeur des Romains, on voit & l'on montre d'un coup-d'œil les triomphateurs & les victimes dont le ſang doit ſouiller leur char.

Je vous le demande, citoyens de la capitale, cet enchaînement de faits dont aucun ne peut être nié, dont aucun ne vous eſt inconnu, ne porte-t-il pas dans vos ames l'horreur de la tyrannie & la haine des hommes qui veulent

devenir vos tyrans ? Cicéron en savoit-il davantage lorsqu'il se reprochoit de n'avoir point encore immolé Catilina & ses complices ? Et croyez-vous qu'ils puissent enfin s'arrêter ? Non sans doute ; ils ne le veulent ni ne le peuvent : que seroient-ils dans un tems calme ? la paix est le signal de leur perte. Quelle est l'autorité légitime dont ils n'ont pas outragé les dépositaires ? Quels sont les amis ou les bienfaiteurs dont ils n'ont pas puni la bienfaisance ou déshonoré l'amitié ? — Tout répond de la perversité de leur ame & de leur constance dans les projets qui vous effrayent. — Pensez-y, réfléchissez-y, & si cette pensée vous le permet, livrez-vous encore à leur perfide impulsion. — Mais, non sans doute ; le passé me garantit l'avenir : vous êtes incapables d'obéir à des tyrans démasqués, & je craindrois plutôt l'excès de votre juste colere. Cette juste indignation seroit elle-même un écueil, & je vous engage à l'éviter. — Au nom de la patrie & de vos intérêts les plus chers, réprimez tous les sentimens violens, & marchez à la liberté avec la fermeté, la modération, la pureté & la raison qui seules vous en rendront dignes.

Je vous ai rappellés d'anciens forfaits, je vous ai montré des dangers nouveaux, j'ai soulevé le voile qui vous cache vos vrais ennemis. Il ne

me reste plus qu'à vous indiquer la conduite qui vous en fera triompher. — Citoyens, la liberté ne naît point de la licence, elle n'existe qu'au milieu de la soumission à la loi. L'esclave révolté maudit son maître jusqu'à ce qu'il le reprenne & le rattache.— L'homme libre respecte le magistrat auquel la loi l'a soumis. — Suivez constamment ces principes & ces principes vous sauveront. — Vous avez une représentation nationale, attendez-en la loi, obéissez-lui dès qu'elle l'a portée. Vous avez un roi, aimez sa personne, respectez son autorité légitime : — formez une opinion publique de la réunion de vos lumieres, mais ne lui portez que des résultats mûrement réfléchis si vous voulez qu'elle devienne véritablement respectable. — Ne troublez jamais l'ordre public, dénoncez ses perturbateurs à la justice, attendez d'elle leur punition. — Ne partagez aucun des mouvemens que la faction cherche à faire naître, réprimez même cette curiosité oisive qui vous porte par-tout où quelques hommes sont attroupés ; instrument sûr & bannal que vous fournissez aux factieux ; moyen sur lequel ils comptent avec certitude & par lequel, en payant trente brigands, ils ont plus d'une fois réuni huit ou dix mille hommes. — N'envisagez qu'avec terreur le reméde de l'insurrection ; reméde qui

tue les empires plus souvent qu'il ne les sauve ; qui a pu une fois briser les fers d'une nation généreuse, mais qui renouvellé partiellement, devenu son état habituel, la voueroit bientôt à une destruction totale, & rendroit ses débris sanglans l'exécration & le mépris de tous les peuples de la terre. —

Si quelque apparence de succès est encore le fruit des cabales, si l'on parvient à ramener le moment terrible où l'homme de la loi prononce à des hommes égarés & criminels les paroles de la loi, *que les bons citoyens se retirent*, alors dites-vous à vous-mêmes ces paroles, ou plutôt hâtez-vous, prévenez le moment, n'attendez pas que le drapeau rouge se déploie, & dites-vous dès-à présent à vous-mêmes : qu'y a-t-il de commun entre nous & les ennemis de l'ordre & les rébelles à la loi ? séparez-vous à l'instant des factieux, rentrez dans le sein de vos familles ; que les factieux & leurs vrais agens restent seuls contre la force publique, alors nous les compterons, & vous verrez qu'en les abandonnant à eux-mêmes, vous aurez assuré leur défaite. —

Voilà, citoyens, la seule conduite qui peut assurer votre repos. — Le joug est brisé. — Soyez tranquilles ; des milliers d'entre vous sont armés, & votre chef est inséparable de la

révolution. Le roi eſt éclairé ſur ſes intérêts véritables. — Vos repréſentans travaillent, & du ſein de nos débats orageux ſort ſouvent la vérité. — Vos ennemis ne ſont forts que de votre imprudence, de vos inquiétudes & de vos paſſions.—Abandonnez-les, iſolez-les, reprenez des idées douces, des occupations paiſibles, ayez des vertus ſociales; c'eſt auprès de vos femmes & de vos enfans, ces premiers objets de l'affection des hommes libres, que vous trouverez & des plaiſirs vrais & des préſervatifs sûrs contre les ſuggeſtions des factieux, contre les excès auxquels ils vous portent, & contre les maux dont ils vous menacent de vous rendre les inſtrumens & les victimes.

Et ne croyez pas qu'en ſuivant les conſeils que je vous donne, vous expoſerez la liberté naiſſante. Citoyens, les dangers ne ſont pas où l'on vous les montre; les moyens de les éviter ne ſont pas ceux qu'on vous indique. Que ſignifient maintenant ces anciens mots de deſpotiſme & de pouvoir arbitraire, & ces cris généreux que vos prétendus amis nous font entendre avec tant de force depuis la deſtruction des anciennes puiſſances? Je ne ſais, mais en conſidérant la France, en interrogeant toutes les facultés de mon ame, je ne vois, je ne ſens par-tout qu'une incompatibilité abſolue avec

la ſervitude ; je ne conçois plus la France aſſervie, je ne me conçois pas eſclave, je ne conçois rien de ce dont on veut m'effrayer. Mais ſi la tyrannie ne peut plus naître d'un côté, j'apperçois les tentatives perfides que l'ambition de quelques démagogues peut encore faire pour appuyer ſur l'anarchie une puiſſance d'un autre genre. Je ſens avec une véritable terreur qu'un peuple généreux peut être facilement égaré par ceux qui ſe diſent ſes amis. — Tout ce qui peut ajouter à cette dangereuſe illuſion m'épouvante. — Vous le dirai-je enfin, cette confédération générale, cette auguſte réunion de tous les citoyens décrétée pour le 15 de juillet, & me rappellant toutes les idées de liberté, de bonheur, de patriotiſme, me préſente cependant un objet d'inquiétude ſur lequel j'ai beſoin que votre vertu, que votre ſageſſe me raſſure : il me ſemble qu'il eût été plus à propos, plus ſage que cette auguſte cérémonie fût remiſe au moment où la conſtitution ſeroit achevée. Je ſais combien il importe que nos travaux ſoient ſuivis par l'attention & par l'opinion publique, mais je ſais combien quelques-uns de nous ſe permettent de l'égarer ou de l'exagérer. Je vois le corps légiſlatif délibérant ſur le ſort de l'armée, au milieu même de l'armée ; ſi nos généreux concitoyens ſe pénétrent

trent du respect que l'homme libre doit à la loi, cet imposant cortége la rendra plus majestueuse encore : mais si l'esprit de tumulte ou de passion vient animer nos auditeurs ; si des orateurs imprudens osent appeller l'improbation du public sur les opinions qu'ils combattent ; si des orateurs coupables osent se livrer, en présence de l'armée, à des élans licentieux, à cette éloquence facile & trompeuse à laquelle répondent si souvent les acclamations des tribunes, j'avoue que je ne vois de ressource que dans notre courage & dans votre vertu qui saura l'apprécier. Si toutes les erreurs vous sont présentées, toutes les vérités vous seront dites. Il se trouvera des hommes qui parleront pour le maintien de l'ordre, pour l'affermissement de de la discipline, pour la consolidation de toutes les bases de la liberté, alors nous verrons si vous méritez d'être libres. — Mais pourquoi former encore un doute sur la liberté, le tems en a fixé l'époque, il n'appartient plus aux hommes de la reculer, il suffit de lire l'histoire avec quelque attention pour s'en convaincre. Les annales de plusieurs siecles ont été conservées & soumises à la méditation du siecle présent. Nous avons pu parcourir par la pensée le grand cercle des folies humaines, voir que les disputes théologiques & les dissentions ci-

viles, les guerres des rois & l'ambition des grands nous ramenoient toujours au même point, tourmentoient une génération sans aucun fruit pour la suivante : nous avons de plus le sublime héritage des philosophes de tous les siecles, de ces hommes qui, ayant vécu à côté des passions de leur contemporains, ont écrit de grandes vérités pendant que l'on suivoit de grandes erreurs. Il ne nous restoit plus qu'un pas à faire, il s'agissoit de voir & d'oser croire que ces vérités spéculatives pouvoient devenir pratiques, & que si l'on avoit pendant tant d'années gouverné les peuples avec la violence, l'erreur & le hasard, il étoit cependant possible de faire entrer la raison & la vérité comme élément d'une constitution nouvelle. — Cette grande idée étoit enfin mûre ; la philosophie peut-être exagérée, peut-être irréfléchie de ce siecle, nous avoit du moins guéri de l'ancien respect pour toutes les opinions reçues. Qu'y avoit-il donc à faire dans un tel état de choses ? Saisir, diriger & modérer le mouvement impétueux, irrésistible de ce siècle; parler constamment le langage de la raison, & de l'intérêt général. Voilà ce que quelques-uns d'entre nous se proposoient en arrivant à l'assemblée ; avec quelle douce satisfaction, avec quel enivrement de joie nous contemplions alors les

hautes deſtinées de cet empire ! quel reſpect nous avions pour nous-mêmes & pour nos fonctions auguſtes, & pour le roi qui nous demandoit la vérité avec loyauté & franchiſe, & pour le peuple que nous voyons digne de l'entendre ! — Mais auſſi quel reſſerrement n'avons-nous pas éprouvé, lorſque nous avons vu quelques hommes ourdir des intrigues, & des menées, mêler leurs miſérables paſſions à nos hautes eſpérances, leurs mouvemens *populaces* aux conceptions des légiſlateurs, chercher des complices dans un peuple où nous ne voulions que des diſciples : enfin, reculer de pluſieurs ſiecles, & recommencer la ligue & la fronde. — Mais leurs efforts ſeront vains, leurs prétentions démaſquées, leurs mépriſables talens appréciés. Le ſiecle ne ſuivra point cette marche rétrograde vers les ténebres, le peuple François n'aura point conquis ſa liberté pour la livrer à des intrigans. — Citoyens, je vous le dis en vérité, ſi ces petites gens avoient bien vu, ſi votre confiance les récompenſoit, il ne faudroit plus rien attendre de cette magnifique révolution ; il faudroit voiler ſa tête & déſeſpérer des hommes.

[illegible] de ce [illegible] ! quel respect nous avons pour nous-mêmes et pour nos fonctions augustes, et pour le roi qui nous demande la vérité avec loyauté et [illegible], et pour le peuple que nous voyons digne de l'entendre ! — Mais aussi quel [illegible] n'avons-nous pas [illegible], lorsque nous avons vu quelques hommes [illegible] des factieux, et des insensés, mêler leurs misérables pratiques de leurs basses cupidités, [illegible] aux [illegible] des [illegible] ; [illegible] des complots dans un peuple qui ne vouloit que des principes : venir, [illegible] de plusieurs siècles, et recommencer le règne de la fronde. — Mais leurs efforts seront vains, leurs intentions déjà [illegible], leurs [illegible] sont appréciés. Le siècle ne [illegible] point cette [illegible] vers les [illegible], le peuple François n'a point [illegible] la liberté pour la livrer à des [illegible]. — Citoyens, je vous le dis en vérité, si ces petites [illegible] avoient bien vu, il [illegible] confiance les [illegible], il ne faudroit plus rien attendre de cette magnifique révolution ; il faudroit [illegible] et [illegible] des hommes.